

nistère n'eut pas plus tôt laissé percer le projet qu'il avait conçu de renverser ce monstrueux édifice, que des signes de mécontentement se firent voir de tous les côtés. Voici sur quels motifs ces clamours étaient appuyées.

On prétendit que Cadix était la seule place du royaume qui pût avoir des liaisons suivies avec l'Amérique, et que rien n'était plus absurde que de vouloir associer à ses opérations des villes dont l'impuissance était généralement connue.

Cette assertion, prise dans toute son étendue, est insoutenable. L'Espagne compte plusieurs rades qui réunissent tous les moyens nécessaires pour prendre une part active au commerce du Nouveau-Monde, et la plupart les acquerront lorsque d'insurmontables barrières ne leur en fermeront plus le chemin. Leur pauvreté actuelle est un des crimes du gouvernement. Il est temps, il est plus que temps de leur rendre les droits que trois siècles d'une mauvaise administration leur avaient ravés. L'intérêt est ici d'accord avec la justice. Jamais les colonies ne reçurent de leur métropole la moitié de ce qu'exigeaient leurs besoins les plus pressans. La concurrence peut seule remplir le vide que, soit inertie, ou avarice, laissa toujours le port privilégié. Les trésors de l'autre hémisphère, trop concentrés dans un point unique, répartis sur la surface de l'empire, y tireront tous les esprits de leur léthargie, y mettront tous les bras en mouvement.

Le trésor public n'est pas opulent, et une modération inconsidérée dans les douanes l'aura bientôt épuisé.

Les revenus ordinaires, diminués un an ou deux peut-être, s'accroîtront successivement. Les droits n'auront pas été plus tôt réduits à ce qu'ils doivent être, que les Américains, dégoûtés des mauvaises productions, des boissons malsaines dont ils étaient forcés de se contenter, demanderont à l'Espagne quatre fois plus de vin, d'eau-de-vie, d'huiles, de fruits qu'ils n'en pouvaient consommer sous un régime qui triplait le prix de tous ces objets. On leur verra dédaigner leurs tissus grossiers pour se jeter avec fureur sur les toiles, sur les étoffes de l'Europe. Ravis de cesser d'être comme prisonniers dans des ateliers, ils arroseront gaiement de leurs sueurs un sol abondant en productions, que nous chérissons et que notre climat nous refuse. Les mines que la médiocrité de leurs veines avait fait abandonner seront reprises, et celles qui étaient regardées comme inépuisables seront exploitées avec une nouvelle activité. Ce que le monopole pourra fournir à ses colonies, ce qu'elle en pourra recevoir est au-dessus de tous les calculs.

L'industrie des nations rivales ou ennemies recevra une extension immense lorsqu'elle se verra débarrassée des entraves qui embarrassaient son mouvement.

Nous n'en doutons pas. Mais l'industrie du

royaume ne conservera-t-elle pas tous ses avantages, puisqu'elle continuera à être déchargée d'une partie du fardeau qui pèsera toujours sur les peuples voisins? Mais les navigateurs de l'état ne gagneront-ils pas toujours leur fret? mais ses négocians n'auront-ils pas toujours leur commission? mais ses sujets du Nouveau-Monde n'obtiendront-ils pas à meilleur marché tout ce que l'Océan portera sur leurs rivages? mais ces Indiens, ces créoles plus heureux ne seront-ils pas plus soumis, plus affectionnés, et par conséquent disposés à concourir plus efficacement au maintien du gouvernement? C'est peut-être un bonheur pour l'Espagne de ne pouvoir pas fournir à l'approvisionnement entier de ses colonies. S'il en était autrement, les puissances maritimes mettraient tout en œuvre pour l'en dépouiller.

Le commerce, devenu libre, ou à peu près libre, franchira toutes les bornes, et sera ruineux pour la plupart de ceux qui s'y livreront.

La soif de l'or qui dévore les négocians, tous les négocians sans distinction, doit amener naturellement ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avaient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, et se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourrait être un mal, il ne serait jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des

lois destructives de toute amélioration, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par des chaînes éternelles.

Les objections que nous venons de combattre n'arrêtèrent pas ce gouvernement. Encouragé dans ses résolutions par l'autorité des écrivains qui avaient le mieux développé les grands principes de l'économie politique, par l'heureuse expérience des nations les plus florissantes, par l'appui que lui donnaient les meilleurs esprits de l'Espagne, il ne craignit pas de heurter les préjugés de la multitude, et de les heurter avec éclat. Sa loi de 1778 fit enfin disparaître ces formes bizarres, dispendieuses et tyranniques, qui depuis trois siècles embarrassaient si follement le commerce de la métropole avec ses colonies; elle supprima la plupart des impôts dont les échanges avaient été successivement surchargés; elle rendit la navigation plus propre à l'office important qu'il lui fallait remplir; elle étendit indistinctement à toutes les rades du royaume des fonctions jusqu'alors consacrées dans un seul port.

Ce retour à l'ordre essentiel des sociétés bien ordonnées fit beaucoup d'honneur à la cour de Madrid, et lui rendit l'opinion publique que ses erreurs passées lui avaient fait perdre. Mais quelques hommes plus éclairés, ou seulement plus difficiles que le vulgaire, se permirent de penser qu'elle n'avait pas opéré tout ce que sa gloire et ses intérêts auraient exigé. Ils la blâmèrent d'a-

voir laissé encore subsister trop de droits, et des droits trop forts sur les marchandises, principalement sur les marchandises étrangères. Ils la blâmèrent d'avoir proscrit dans les Indes occidentales les étoffes de laine, les rubans, les bas de fil et de soie, tous les articles de mode et de luxe des autres nations, lorsque ses propres ateliers n'étaient ni assez multipliés ni assez animés pour suffire à ce grand approvisionnement. Ils la blâmèrent d'avoir, de dessein formé ou par une négligence inexcusable, rempli ses nouveaux statuts d'expressions vagues, équivoques, captieuses, qui deviendraient nécessairement la source des plus criantes vexations. Ces raisons leur firent juger que le but auquel le ministère avait principalement tendu était manqué, et que les interlopes continueraient à fréquenter les parages espagnols du Nouveau-Monde.

La contrebande fut inconnue dans les premiers temps qui suivirent immédiatement la découverte de l'autre hémisphère. Les besoins des conquérans étaient très-bornés, et leur patrie avait alors plus de moyens qu'il n'en fallait pour satisfaire leurs bizarres fantaisies.

Les forbans, qui ne tardèrent pas à se porter sur ces côtes peu connues, ne songeaient nullement à des échanges. C'étaient des brigands qui voulaient dépouiller d'autres brigands de leurs rapines.

Les Anglais, les Français, les Hollandais, les

Danois, s'établirent dans le grand archipel de l'Amérique; et ceux de ces aventuriers qui ne voulaient être ni pirates ni cultivateurs imaginèrent d'offrir au continent voisin, pour son or et pour son argent, des marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui lui arrivaient d'Espagne.

La décadence des manufactures nationales, le progrès des manufactures étrangères, avaient, un peu après le milieu du dix-septième siècle, tellement étendu ces liaisons obscures, que le soin d'en couper le fil parut à la cour de Madrid le plus grand de ses intérêts. Le meilleur expédient pour y réussir aurait été d'alléger le poids accablant des douanes; mais cette idée si simple ne se présenta pas au ministère, ou, soit ignorance, soit détresse, il ne s'y arrêta point. Ses agens, chargés de penser pour lui, proposèrent la peine de mort contre tous ceux qui seraient convaincus de s'être permis un trafic illégitime. D'autres, plus barbares encore, voulaient que dans leurs procès fussent suivies les formes secrètes et arbitraires de l'inquisition. Heureusement ces sanguinaires ouvertures ne trouvèrent pas un accueil favorable, et l'on se borna à établir des navires garde-côtes.

L'espoir fondé sur une institution qui avait réuni tous les suffrages ne fut que très-imparfaitement rempli. Les sentinelles, auxquelles le gouvernement avait accordé une confiance illimitée, se laissèrent corrompre, intimider ou battre

très-souvent, et les communications frauduleuses continuèrent toujours, quoiqu'un peu moins vivement. Des administrateurs vigilans et probes auraient pu diminuer le nombre des contraventions aux lois; mais il ne se trouvait pas de tels hommes dans l'Amérique espagnole. Loin de réprimer le désordre, les chefs et les subalternes l'encourageaient également. Plusieurs avaient acheté leur poste. Tous voulaient être payés du danger qu'ils avaient couru en changeant de climat. Il n'y avait pas un moment à perdre, parce qu'il était rare que les places restassent plus de trois ou cinq années dans les mêmes mains. Entre les moyens de s'enrichir, le plus prompt et le moins dangereux était de favoriser la contrebande ou de la faire. Personne, dans le Nouveau-Monde, ne s'élevait contre une pratique favorable à tous. Si dans l'Ancien les clameurs de quelques négocians arrivaient jusqu'à la cour, elles étaient aisément étouffées par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs et les favoris. Rien n'était si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un officier qui revenait de l'autre hémisphère, où il avait rempli un emploi important, se plaignait des bruits qu'il trouvait semés contre l'intégrité de son administration. « Si l'on vous calomnie, lui dit celui de ses amis auquel ce discours s'adressait, vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagère pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier

« une partie; vous jouirez paisiblement et même « glorieusement du reste. »

Cependant, même en méritant les plus grands reproches, les garde-côtes avaient opéré quelque ralentissement dans le trafic prohibé. Sa tortueuse marche fut plus efficacement contrariée par les vaisseaux de registre, par les paquebots, principalement par les réglemens de 1778, fort supérieurs à tout ce qui avait été essayé auparavant. Encore quelques sacrifices, et le monopole exercé par la cour de Madrid sera presque aussi peu troublé que le monopole qu'à son exemple les autres nations se sont permis. Tranquille désormais sur le point qui jusqu'ici lui causait de si vives inquiétudes, elle tournera tous ses soins vers l'affermissement du vaste empire que son ambition a fondé dans le Nouveau-Monde.

Les Hollandais furent les premiers des Européens qui tournèrent leurs armes contre ce colosse. En 1643, ils envoyèrent au Pérou une faible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili et la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoraient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette et les maladies ébranlèrent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, et les forces qu'on envoya du Callao contre eux achevèrent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, et la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont

xxxv.
La domination espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde?